

Collège de l'ALI 2024-2026

Lecture du séminaire VIII de Jacques Lacan, *Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*

Leçon XIII du 8 mars 1961

Séance plénière du 6 octobre 2025

Stéphane Thibierge :

Voilà, maintenant j'en viens à la leçon qui nous occupe ce soir : la leçon treize du 8 mars 1961. On peut dire que Lacan va s'y employer, à situer comme il le fait régulièrement, c'est un souci constant chez lui, de façon à peu près correcte, la position du psychanalyste.

Il va partir pour ça de la position de l'analysé. Disons l'analysant, comme nous le disons maintenant. Lui, il dit, il part de la position de l'analysé. Et il souligne, de façon tout à fait juste, que le psychanalysant, le psychanalysé, eh bien, il part d'une question qui est la suivante, même s'il ne se la pose pas de façon consciente, il part de la question, et il est travaillé par la question : qu'est-ce qu'il veut l'analyste ? ou qu'est-ce qu'elle veut ? C'est une question assez terrible, parce que, une fois qu'on a passé, je dirais le charme des premiers entretiens et des premières semaines, où le patient, bien souvent, vient avec le souci de nous faire entendre de façon à ses yeux exacts ou la plus juste possible, son histoire, etc. Une fois qu'on a passé un peu ces rivages qui sont très pris dans les formations du Moi et de la compréhension etc. Une fois qu'on a passé tout ça, et bien ça continue. Et le sujet lui-même est obligé de constater que ça continue parce qu'il y retourne. Et il y retourne pourquoi ? et bien il y retourne parce qu'il est pris là dans une structure qu'il ne connaît pas bien, mais qui le taraude à l'endroit de cette question : qu'est-ce qu'il veut ? Cette question, c'est quoi ? c'est la question de l'Autre dont je vous disais un mot il y a un instant. C'est la question de l'Autre avec un grand A, le désir de l'Autre qu'il le formule comme ça ou non. C'est quand même à ça qu'il a à faire, le psychanalysé, c'est de cette position là qu'il parle. Alors du coup, évidemment, cette question du désir de l'Autre, pour l'appeler de façon simple, c'est à partir de cette question que Lacan va tout de suite poser la question justement de la position de l'analyste, c'est à dire de la façon dont l'analyste, qui représente cet Autre avec un grand A, qui, qui le met en fonction, eh bien, comment est-ce que cet analyste peut être correctement situé ?

C'est lié, dit Lacan, dès le début de la leçon, et il ne le dit pas pour rien. C'est lié à une topologie. A une topologie, je cite "topologie en tant qu'elle rend possible le transfert". Alors ça, c'est quand même très important et très intéressant, c'est que le transfert n'est pas quelque chose qui peut s'élucider, par exemple, uniquement dans l'espace d'une géographie. Une géographie ne nécessite pas de topologie. C'est en deux dimensions. Je prends un point, je prends un autre point, je peux aller d'un point à un autre point. Là on est dans la géographie, on est dans le plan, etc. Mais le transfert, il ne s'agit pas de ça. Pourtant, il s'agit aussi d'un mouvement, de quelque chose qui se passe, qui va impliquer un processus où on ne va pas être au terme du processus dans la même position où on était au début. Mais ce qui va se jouer dans ce mouvement du transfert ne peut pas s'élucider à partir du plan. Il y faut une topologie et cette topologie met en jeu des dimensions qui ne sont pas représentables, effectivement, autrement que logiquement, qu'on ne peut pas représenter dans les coordonnées qui sont celles de la reconnaissance. Au premier plan, si l'on peut dire, de ces repères topologiques, et bien il y a grand A : le grand Autre. Quand j'en parle comme ça, je ne sais pas quelle impression ça vous fait, vous pouvez avoir l'impression, nous pouvons avoir l'impression quelquefois que le grand Autre, et bien ça

a été tellement évoqué, rabâché, souligné par Lacan, qu'on a une idée de ce que c'est. Ne croyez pas ça si facilement, hein... Ce n'est pas si facile que ça le grand Autre. Si c'était facile, une analyse serait tout à fait balisable dans une espèce de mode opératoire qu'on pourrait condenser dans des petits livrets, des petits fascicules qu'on pourrait distribuer : "voilà comment faire votre analyse de façon correcte". Non. Justement parce qu'on a à faire dans l'analyse à ce grand Autre, ça peut pas du tout être réduit dans des termes qui seraient ceux de, disons de la compréhension, d'une géométrie plane pour dire ça comme ça.
Le grand Autre, c'est un terme de cette topologie.

Le petit autre s'en est un aussi.

L'objet petit a, qui est évidemment intéressé mais de façon inconsciente dans toute relation au petit autre, ce n'est pas pour rien que Lacan l'écrit $i(a)$ ce petit autre, eh bien l'objet petit a, qui est le fond de ce à quoi s'articule notre rapport au grand A, l'objet petit a est évidemment un terme majeur de cette topologie. Donc vous voyez, si Lacan dès le début de la leçon, parle de topologie, eh bien c'est pour des raisons qui sont à la fois assez simples, je viens de vous les rappeler, mais qui sont fondamentales. C'est-à-dire que si on ne s'oriente pas rapport aux termes de cette topologie, eh bien on ne pourra pas se repérer dans ce qui concerne le transfert. Il l'illustre d'ailleurs d'une façon assez jolie, il dit qu'on ne peut pas se fier pour s'orienter dans ces questions seulement à ce qui serait un recours à l'expérience bien sentie, l'expérience du corps, il dit bon... le plan, la structure d'un appartement pour la connaître il ne suffit pas de s'y cogner. SI vous vous cognez contre les murs, ça ne vous suffit pas pour savoir comment l'appartement est fabriqué. Il faut là s'appuyer sur autre chose.

Et alors, le fait d'être attentif à la topologie que met en jeu le fait et le processus du transfert, permet, ça vous l'avez bien vu dans la leçon, ça permet de ne pas être pris dans les embarras ou dans les impasses de tout ce qui s'assimile à la compréhension. Et Lacan va s'y attarder assez longuement. Nous n'aurons pas besoin de nous y attarder trop longuement parce que ça c'était disons en 1961, depuis quand même nous avons un petit peu assimilé, je crois, les raisons pour lesquelles Lacan nous dit sans arrêt qu'il faut être prudent avec tout ce qui se rapporte à la compréhension où à la projection, c'est-à-dire aux formations de l'imaginaire. Donc je ne m'attarderai pas sur la façon dont il reprend des conceptions de collègues Kleinien, en montrant les limites. Il le fait d'ailleurs d'une façon très, je ne sais pas si ça vous est apparu comme ça, je trouve qu'il le fait d'une façon très civile et très sympathique. Il n'accable pas du tout, il ne critique pas trop lourdement ses collègues qui ont essayé de rendre compte de ce qui peut se passer du côté de ce qu'ils ont appelé le contre-transfert. Lacan va dire dans cette leçon pourquoi cela ne lui paraît pas du tout justifié de parler de contre transfert, mais il va simplement dire que si ses collègues ont su apercevoir des choses dont ils [...] s'ils n'ont pas su rendre raison des phénomènes qu'ils ont pu repérer, par exemple tel collègue psychanalyste qui va évoquer dans un article comment après avoir échangé avec son patient sur des choses qui arrivées à ce patient et sur lesquelles l'analyste lui a proposé une interprétation, eh bien il va se retrouver à la fin de la semaine et pendant le week-end en proie à un drôle de coup de pompe, abattu par cette histoire qui est arrivée à son patient et pris dans quelque chose dont il se demande de quoi il s'agit. Alors Lacan, encore une fois, respecte tout à fait le travail de ses collègues. Il dit simplement qu'il faut le situer correctement. Et pour le situer correctement eh bien il n'y a pas beaucoup d'autres manières que les termes de cette topologie que je vous propose.

Pour aller droit au but, je le fais tout de suite comme ça je ne vais pas me retrouver à la fin de mon propos avec l'impression que j'ai laissé de côté l'essentiel, pour aller droit au but, Lacan va faire remarquer qu'il n'y a pas tellement lieu de se servir de cette notion du contre transfert pour rendre raison de ce qui se passe et dans le transfert et aussi du côté du psychanalyste.

Il y a à bien réaliser que la métaphore de l'amour elle se joue, que le patient le sache ou pas, que l'analyste le sache ou pas, elle se joue dès le début de la relation psychanalytique. Dès le début, eh bien, le patient, en tant que nous lui portons un intérêt bien sûr, comme le dit Lacan très justement, c'est pour lui que nous sommes là, donc il y a un aspect *eromenos* dans ce que représente le patient pour nous, nous l'aimons d'une certaine façon, en tout cas suffisamment pour être attentif à sa présence et à ce qu'il peut nous manifester. Lacan le souligne fortement à la fin de la leçon, ce patient vers qui, à qui s'adresse notre intérêt, notre attention, ce patient qui est donc à ce titre *eromenos* pour nous, auquel nous vouons, quelque chose qui est de l'ordre du désir et bien, il va interroger, ce que Lacan évoque dès le début de la leçon « qu'est-ce qu'il veut ? », mais il va interroger et il va aimer la question que représente ce sujet chez qui il trouve l'attention qui lui est portée. Donc de *eromenos*, il va devenir de fait *erastes* et il va aimer son adresse, il va aimer cette adresse d'où lui vient le désir qui lui est manifesté, ne serait-ce que le désir d'en savoir un peu plus sur lui, d'être attentif à ce qui le concerne. Vous allez me dire que ce n'est pas un désir érotique, ce n'est pas de l'amour, mais qu'est ce qui l'en distingue, après tout, l'intérêt du psychanalyste pour son patient ? Et d'ailleurs Lacan dira, il n'est pas du tout moralisateur, il ne va pas dire attention surtout il ne faut pas qu'il y ait quoi que ce soit de l'ordre du désir ou de l'affect du côté de l'analyste par rapport à son patient, il ne dit pas du tout ça. Il dit non, ce qui serait plutôt surprenant c'est qu'il n'y ait rien de ce genre, ou que l'on croit qu'il n'y a rien de ce genre. Il dit moi j'augurerai plutôt mal du travail d'un analyste chez qui il n'y aurait pas ce type d'affection et il le dit aussi tout à fait, vous vous en souvenez, on peut avoir envie de balancer son patient par la fenêtre ou bien à l'inverse de le prendre dans ses bras. Tout ça c'est, d'une certaine façon, normal.

La seule chose qu'on peut attendre de l'analyste c'est d'être un petit peu averti de ces effets transférentiels, parce que ce sont des effets transférentiels aussi, transfert vers le patient, vers l'*eromenos* que représente le patient. La seule chose qu'on peut donc attendre de l'analyste c'est qu'il soit un petit peu averti de ça, de telle sorte qu'il ne le prenne pas, il ne se prenne pas au jeu de façon trop méconnue de lui-même. Et c'est pour ça, vous voyez je relie des points de la leçon ensemble en vous parlant mais si vous l'avez lu vous l'entendez, ces points que je lis ensemble. C'est en ce sens que Lacan va illustrer la partie de bridge. En disant que la partie de bridge se joue à 4 et dans ces 4 il y a bien sûr l'analysant, qui fait équipe avec son partenaire. Le but de l'analyse ça va être de lui faire, ce qui ne se passe pas dans le jeu de bridge, ça va être que l'analyste puisse lui faire entendre ce qu'il a dans le jeu de son partenaire, puisse lui montrer les cartes en quelque sorte de son partenaire. Et en revanche, le psychanalyste, lui, il a à faire à un partenaire qui se trouve être le mort. C'est-à-dire, Lacan l'explique, le *i(a)* de l'analyste, avec quoi forcément il compose, et bien il doit être réduit à un partenaire mort. Mais alors, Lacan dit dans le cadre du bridge psychanalytique les choses sont un peu différentes dans la mesure où l'analyste va aider le patient, l'analysant à voir dans le jeu de son partenaire, c'est-à-dire à voir dans le jeu de ce qui pour lui vaut comme grand autre. Alors, il y a des remarques qui sont vraiment, d'abord au début de la leçon, Lacan va donc très vite arriver à la question de la position de l'analyste et comment la situer de façon correcte en justifiant l'interrogation qu'a pu susciter, les questions qu'a pu susciter pour les psychanalystes le contre-transfert dans la mesure, dit-il, dans la mesure où il est important qu'il n'y ait pas de tache aveugle, c'est le mot qu'il emploie. Il ne faut pas qu'il y ait de tache aveugle dans le rapport de l'analyste à son propre inconscient. Et effectivement s'il y a ces taches aveugles, et bien l'analyste ne sait pas tout à fait ce qu'il fait, or on peut attendre qu'il sache un petit peu ce qu'il fait, bien sûr on n'est pas là dans une maîtrise, il ne s'agit pas d'être dans la maîtrise mais on peut légitimement attendre de l'analyste qu'il reçoive et qu'il manie la direction de la cure d'une façon qui ne soit pas parasitée par son propre inconscient et c'est ce qui arrive, c'est un point important ça, c'est ce qui arrive régulièrement quand une psychanalyse n'a pas été menée assez loin et qu'on s'installe comme

analyste sans avoir élucidé ces taches, justement ces taches aveugles qui rendent la relation analytique problématique et qui créent des difficultés dans la pratique.

C'est pour ça qu'une analyse dite didactique, c'est-à-dire le moment où elle se poursuit du fait du désir de l'analysant de passer à l'analyste, de devenir analyste, une analyse didactique il faut quand même la pousser suffisamment loin pour que ces taches aveugles, il n'y en ait pas ou il n'y en ait pas trop. Et alors, il fait plusieurs remarques très intéressantes, d'abord il dit que dans cette entreprise d'élucider l'inconscient et son propre inconscient, et bien l'analysant et éventuellement le futur analyste ne peut que réaliser, il ne peut que réaliser quoi ? Ça a l'air d'une évidence quand Lacan le dit mais ce n'est pas du tout quelque chose qu'on peut se dire soi-même facilement.

Est-ce que vous vous étiez déjà dit avant de lire cette leçon que l'inconscient en fait on n'a accès ou on n'a un abord de l'inconscient que par l'autre ? Vous ne vous êtes jamais dit ça je pense, vous avez l'impression que l'inconscient vous y avez abord par vos rêves par exemple ou par vos actes manqués, par vous-même en gros. Mais Lacan a tout à fait raison de dire qu'on n'y a accès que par l'autre, parce que vos rêves ne vous apparaîtraient même pas comme susceptibles d'être déchiffrés, c'est-à-dire de faire entendre quelque chose d'autre si vous n'aviez l'expérience de l'inconscient en tant qu'expérience d'abord vécue du côté de l'autre. Comme le dit Lacan c'est de ses patients que Freud a appris l'existence de l'inconscient et vous-même si vous y réfléchissez un tout petit peu vous avez été mis au courant de cet inconscient toujours à partir d'une expérience qui vous venait d'un autre, toujours. C'est pour ça dit Lacan qu'il n'y a pas topologiquement, logiquement, pratiquement, il n'y a pas de possibilité de l'auto-analyse. Il faut passer par le détour de l'autre.

Angela Jesuino : Est-ce que je peux faire une incise?

Stéphane Thibierge : : Je t'en prie, au contraire.

Angela Jesuino : Non, parce que c'est très important cette affaire, parce que ça veut dire quoi ? Ça veut dire que l'inconscient il n'est pas dedans, il est dehors.

Stéphane Thibierge : Oui, absolument.

Angela Jesuino : C'est-à-dire que c'est ça aussi la topologie. Donc, et puis on peut même dire que l'inconscient il est là en acte dans l'analyse par exemple, dans le récit d'un rêve. C'est dans cette adresse qu'il y a quelque chose de l'inconscient qui se manifeste. Donc c'est très important de faire remarquer que ce n'est pas dedans. C'est cette vieille idée que c'est un sac, un réservoir. Ce n'est pas ça, il est dehors. Donc ça c'est fondamental, y compris pour penser notre pratique. Pardon.

Stéphane Thibierge : Non, non, je t'en prie, au contraire, c'est bienvenu.

Il est dialogique, c'est-à-dire que c'est à travers un dialogue et la représentation d'autrui, que l'on s'adresse à quelqu'un, qu'on accède à notre inconscient.

Stéphane Thibierge : Oui, on peut le dire comme ça aussi. C'est toujours à partir d'une adresse à l'autre qu'on a même, si on peut dire comme ça, la conscience de cet inconscient. Comment voudriez-vous connaître votre inconscient si vous ne remarquez pas que dans votre rapport à l'autre vous commettez un acte manqué ? Vous devez dîner chez telle personne et puis ça vous embête pour une raison ou pour une autre et vous oubliez le dîner.

Voilà, l'inconscient il se manifeste là mais il se manifeste nécessairement par le détour de l'autre. Donc c'est pas du tout, bien sûr, c'est tout le contraire de ce que l'on est habitué à situer du côté

de la conscience et du registre de la conscience. C'est très très important ça. Et du côté de la conscience, Descartes a eu l'impression, enfin il a cru pouvoir fonder quelque chose. Alors il l'a fait dans des termes que Lacan va utiliser et dont il va faire un grand profit mais pour d'autres raisons et d'autres manières. Mais Descartes avait l'impression qu'il pouvait fonder quelque chose sur la transparence de la conscience à elle-même. C'est-à-dire un rapport direct de la conscience à la conscience, une connaissance de la conscience par la conscience. Bien entendu l'inconscient ne nous laisse aucune possibilité de ce type de court-circuit comme ça par lequel on peut se connaître soi-même.

X : Mais le savoir absolu, c'est pareil ?

Stéphane Thibierge : Le savoir absolu, oui tout à fait. Le savoir absolu de Hegel c'est la réduction, c'est la réduction de l'inconscient au conscient. Enfin je dis de l'inconscient c'est-à-dire chez Hegel il montre que la conscience dans son processus d'éducation, d'élaboration, d'expérience etc...

Elle va passer par un certain nombre de figures d'altérité qui sont non conscientes qu'elle va s'approprier mais tout cela d'une façon qui est radicalement antagoniste à tout ce que montre que la psychanalyse.

Tout cela chez Hegel va se rassembler dans la clôture parfaite d'un savoir absolu et ça évidemment, c'est extrêmement dangereux parce que quand on réalise une telle clôture du savoir sur lui-même, quand on prétend réaliser ça, c'est bien gentil mais qu'est-ce qu'on laisse au dehors, quel est le réel qu'on laisse dehors ?

Et bien, ce réel, il s'appelle l'inconscient et on risque bien sûr de faire ce qui se passe souvent quand on est dans ce vœu de clôture pure et nettoyer de tout ce qui ne serait pas homogène à lui, on risque d'arriver à quelque chose de très proche d'une paranoïa fondamentale. C'est-à-dire que l'on est obligé de laisser au dehors ce qui vient perturber ce savoir absolu et la pensée Hegélienne à cet égard est quand même, elle est éminemment séduisante et d'ailleurs Lacan s'en servira beaucoup. Elle est séduisante parce qu'elle propose une symbolisation du réel qui est extraordinairement articulée.

C'est vrai que vous lisez La phénoménologie de l'esprit, par exemple où Hegel montre et déploie les différentes figures de la conscience les unes après les autres, c'est vrai que c'est d'une intelligence et d'une profondeur parfois absolument extraordinaire. Sauf que ça ne se clôt qu'au prix de laisser le réel dehors. Nous nous dirions, éclairés par Lacan, l'objet a, il reste dehors mais alors s'il reste dehors il ne peut que prendre que la figure paranoïaque du persécuteur et je ne voudrais pas faire de raccourci trop sommaire mais on peut penser que dans la pensée allemande et dans la traduction allemande, cette influence de l'idéalisme allemand et dans Hegel en particulier mais pas seulement parce que chez d'autres, je ne vais pas vous faire un cours de philosophie mais chez Fichte qui est considéré comme un grand spécialiste de l'idéalisme allemand, ce vœu de clôture est presque encore plus fort et bien il y a cette traduction de l'idéalisme allemand.

Ce vœu de clôture est presque encore plus fort, il y a cette traduction de l'idéalisme allemand. On ne peut pas dire de façon simple excessivement trop simple qu'elle aurait engendré le nazisme mais c'est sûr que le nazisme a trouvé là l'un des ferments de cette paranoïasation très radicale de son rapport à une altérité qui ne serait pas comprise dans la clôture, ce n'est pas injustifié de faire le rapprochement même s'il faut éviter de faire des raccourcis qui seraient

trop sommaires. Mais donc contrairement à la conscience qui peut avoir l'illusion qu'elle se saisit elle-même, l'inconscient, on ne peut pas avoir l'illusion qu'on le saisit nous-même parce que justement il y a cette nécessité tout à fait matérielle d'un détour par l'autre ;

X : Le petit autre ?

Stéphane Thibierge : Ah ! Très bonne question. Le petit autre ou le grand Autre ?

Et bien, écoutez, j'aurais envie de vous dire, on peut dire les deux parce que c'est toujours du petit autre que nous allons rencontrer... dans l'exemple que je vous donnais tout à l'heure du dîner manqué, c'est le petit autre qui vous donne l'occasion de réaliser que vous avez un inconscient et à l'occasion de cette réalisation, vous, vous réalisez quelque chose qui met en jeu votre relation au grand Autre donc on peut dire les deux. C'est aussi le petit autre qui nous met au courant en quelque sorte du fait que nous sommes articulés au grand Autre .

Alors ensuite, Lacan va évoquer un point qui est évidemment important, il se réfère à cette idée courante en tout cas à son époque et tout à fait encore maintenant peut-être plus maintenant encore que l'analyste devrait être impassible c'est-à-dire qu'il ne devrait pas être affecté par la personne de l'analysant et bien sûr encore moins éprouvé du désir ou de l'aversion ou de l'amour ou de la haine à l'endroit de cet analysant. C'est ce que Lacan épingle à un moment donné comme l'idéal stoïcien, l'apathie au sens propre c'est-à-dire que le sage stoïcien idéalement n'est pas pris dans les sensations, les perceptions, il n'est pas affecté par ça. C'est l'histoire de la fameuse épithète, je me trompe peut-être, ce stoïcien célèbre qui avait à faire, je ne me souviens pas trop bien de l'histoire mais quelqu'un menace de lui briser la jambe, ce n'est pas marrant de se faire briser la jambe et l'autre lui dit « ben, vas-y ». Il se fait briser la jambe et tout ce qu'il dit « c'est bien tu vois, tu l'as cassée ». Un idéal d'impassibilité évidemment un petit peu dur à tenir mais c'est de la sagesse, un idéal de sagesse.

Est-ce que les psychanalystes sont des gens sages ? Non et ils ne peuvent promettre rien de cet ordre, ils ne sont pas dans la sagesse précisément parce qu'ils savent comme le disait Freud très bien le moi n'est pas maître dans sa propre maison et la sagesse participe toujours d'un idéal de maîtrise du moi, toujours.

Donc Lacan, il dit très simplement pourquoi est-ce que l'analyste devrait être impassible et ne pas être attentif et ne pas être présent à la présence justement du corps de son patient ? Et même, il dit de la façon dont ce corps encombre parce qu'un corps ça encombre toujours un peu et si vous ne vous en rendez pas compte avec un patient, vous pouvez vous imaginer qu'au lieu d'être un, imaginez qu'ils sont soixante, là dans votre cabinet, bien vous sentiriez la dimension de l'encombrement. Un corps ça peut encombrer et il suffit qu'on le prenne en peu rn grippe pour que ça prenne une résonance très concrète. Mais ça peut aussi encombrer d'embarras, si on éprouve quelque chose de l'ordre d'un désir à son endroit.

Bref, Lacan dit, pourquoi est-ce que l'analyste devrait-il être impassible ? On ne peut absolument pas le lui demander. Ce que l'on peut lui demander, c'est d'avoir une expérience d'analyste, d'avoir non seulement un inconscient mais bien sûr, on attend de l'analyste qu'il ait un certain savoir de l'inconscient plus l'expérience de ce savoir, de ce savoir de l'inconscient et qu'il a pu expérimenter sur lui-même et à partir de là il peut piloter la direction d'une cure en se servant de l'expérience du savoir de l'inconscient qu'il a eu puisqu'il a poussé son analyse assez loin pour ça. Cela lui donne la possibilité de travailler avec son patient de façon, disons, pas trop à côté de la plaque.

Lacan va dire quand même cette façon dont on considère souvent que le psychanalyste ne doit pas être pris, ne doit pas être trop affecté par ce qui concerne son patient.

Lacan dit que pourtant c'est quelque chose qui est vrai mais pas pour les raisons qu'on dit habituellement et là il va faire quelque chose, je ne sais plus exactement où c'est, dans notre édition, c'est à la page 310, voilà, c'est qu'il peut tout à fait effectivement éprouver du désir, ou de l'aversion, mettons, du désir à l'endroit de son patient ou de sa patiente, il peut, il y a là rien n'a redire même si on n'est pas complètement dans le faux en pensant que ce n'est pas de ce côté-là qu'il doit se diriger, en tout cas, pas prioritairement. C'est parce qu'il est possédé d'un désir plus fort que ce dont il s'agit, c'est ça qui est très important. Il est l'analyste, il est pris, oui, oui, les mots de Lacan sont très pertinents, là, il est possédé, c'est quand même fort d'un désir plus fort que ce dont il s'agit, c'est-à-dire qu'il peut avoir envie de faire des choses avec son patient, sa patiente, tout à fait charnelles et concrètes etc... Mais il est possédé d'un désir plus fort, alors ça, c'est évidemment très important et c'est là que le désir de l'analyste constitue l'analysant en éroménos. Mais c'est un éroménos vraiment d'une très grande puissance puisque ça va animer l'analyste, dans le souci récurrent, je parlais de la répétition en commençant, dans un souci récurrent d'aller chercher et effectivement à bon droit que l'analysant peut se demander « mais qu'est-ce qu'il veut ? Qu'est-ce qu'il veut ? Et il s'agit d'aller chercher, Lacan ne le dira pas ici mais dans une autre partie de son séminaire, chercher la différence absolue dira-t-il, ce qui est une façon de dire les choses de manière un petit peu énigmatique mais en même temps assez juste, c'est-à-dire quelque chose d'absolu dans la différence, dans ce qui fait singulièrement la parole de quelqu'un.

Ta parole ne s'articule pas au même grand Autre que la parole de ton voisin et ce que je cherche moi, c'est cette différence-là, alors évidemment ce n'est pas forcément facile.

La partie de bridge.

Je vous l'évoque assez rapidement. Elle est intéressante parce qu'elle situe quand même bien les choses. Je me propose de vous la restituer comme elle est dans notre édition, ce n'est pas mal fait et je m'arrêterai là-dessus en espérant ne pas avoir oublié trop de choses.

Cette partie de bridge, pourquoi c'est important ? Parce que Lacan évoque, juste avant d'évoquer le bridge, il avait dit que l'analyste, il a à faire nécessairement avec la répétition et la pulsion de mort en tant qu'il a à faire toujours chez son patient en tant que son patient est pris dans la structure du langage et nous sommes pris, que nous le voulions ou non et quoique nous en pensons, le corps, notre corps est toujours pris dans une répétition mortifère. Si vous abandonnez le corps à la jouissance qui le commande par le langage, cette jouissance est une jouissance mortifère. C'est pour cela d'ailleurs qu'il y a quelque chose qui s'appelle l'éducation.

L'éducation consiste à différer la jouissance si on la réduit à sa plus simple expression. Si un corps humain, vous le laissez aller à la porte de sa jouissance, ce serait très rapidement la mort. En tout cas, ce serait répétitif et ce serait très rapidement la fin du parcours.

Donc, l'analyste, il ne peut que représenter quelque chose de cette emprise de la répétition et de la mort qui est liée à la structure signifiante.

Alors, maintenant, c'est là que Lacan introduit la partie de bridge parce qu'il dit « j'ai écrit ailleurs qu'il joue ou non avec la mort, en tout cas, j'ai écrit ailleurs que dans cette partie qu'est l'analyse qui n'est certainement pas analysable, que l'analyste joue avec un mort » mais il faut entendre cela comme l'analyste et son co-équipier, c'est un mort. Il joue avec un mort, il joue avec lui comme c'est en ce sens un partenaire de jeu. Il joue avec un mort et que là, voilà, nous retrouvons ce trait de l'exigence commune qu'il doit y avoir, dit-il, quelque chose capable de jouer le mort dans ce petit autre qui est en lui, c'est-à-dire que le moi de l'analyste, le petit autre qui est en lui et bien, il doit pouvoir le tenir pour mort. Ce qui veut dire quand même dans son rapport à son patient et bien, il ne doit pas être trop encombré par cette formation moïque, il faut que là ce soit le mort ce partenaire moïque.

Alors, Lacan va, je pense que cela va marcher, il va présenter les choses ainsi.

Dans la position de la partie de bridge, le Sujet S que Lacan écrit ici en 1, ici à droite en 1, il y a le Sujet S. Le sujet qu'il est dans la situation de la partie de bridge, a en face de lui son propre petit autre i(a), le sujet c'est l'analyste là. Il a en face de lui donc son propre petit autre là, c'est 1, en 2 on a i(a) ce petit autre de l'analyste ce en quoi, il est avec lui-même dans ce rapport spéculaire en tant qu'il est, lui, constitué comme moi. Oui, l'analyste, il a un Moi, c'est clair et il a une relation à ce Moi, sauf que ce Moi va tenir la place du mort et si nous mettons, ici, 3, vous pouvez suivre, c'est la page 313, si nous mettons ici en 3 la place désigné de cet autre qui parle, le patient, celui qui va entendre le patient qui parle, c'est l'autre qui parle, qui parle en disant ce qui lui passe par la tête mais il est articulé à son grand Autre, disons ça comme ça quand il parle.

Donc, ici nous allons mettre A, c'est l'analysant, alors vous me direz pourquoi vous écrivez Grand A du côté alors que c'est l'analysant, ce n'est pas plutôt du côté de l'analyste qu'il est le grand A ?

Bien oui et non parce que réellement l'analysant parle à partir de son inconscient, donc il y a bien du grand Autre dans la parole de l'analysant et nous avons un deuxième Moi qui est celui de l'analysant que Lacan va écrire puissance A2, A2 donc, nous voyons que ce patient en tant qu'il est représenté par le...oui, alors voilà si nous mettons en 3, la place désignée de ce grand Autre qui parle, celui qu'il va entendre, le patient...le patient, on le situe là en grand 3, nous voyons que ce patient en tant qu'il est représenté par le sujet barré en 4 par le sujet en tant qu'inconnu de lui-même, en tant qu'il parle ce sujet, qu'il parle à partir du lieu du grand Autre et bien, il est le sujet barré, il est le sujet barré parce qu'effectivement, il est divisé par son rapport à l'inconscient, le sujet en tant que inconnu de lui-même va se trouver avoir ici, en 4, le patient en tant qu'il est représenté par le sujet barré en 4, par le sujet en tant qu'inconnu de lui-même, il va se trouver avoir, ici, en 3, la place image de son propre petit à lui, appelons l'ensemble l'image du petit a, ici, c'est le i(a) du patient et va avoir ici le patient il va avoir ici en S, l'image du grand Autre, le sujet analyste mais également figurant pour le sujet en analyse, la place du grand Autre.

La place, la position du grand Autre pour autant que c'est l'analyste qui l'occupe, c'est dire le patient, l'analysé, il est ici, en 4, a lui, un partenaire.

Ce partenaire, c'est son Moi et son articulation au grand Autre et vous n'avez pas à vous étonner de trouver conjoint à la même place son propre Moi à lui l'analysé et cet Autre. Il doit trouver

sa vérité, qui est le grand Autre de l'analyste, c'est-à-dire de cet Autre-là, il ne la trouvera qu'à travers son articulation au grand Autre de l'analyste et ça c'est le processus de la cure.

Le paradoxe de la partie de bridge analytique, c'est que cette abnégation qui fait que contrairement à ce qui se passe dans une partie de bridge normale, l'analyste doit aider le sujet à trouver ce qu'il y a dans le jeu de son partenaire, ici. Et pour mener ce jeu de qui perd gagne au bridge, l'analyste, lui ne doit pas en principe à se compliquer la vie avec un partenaire, c'est pourquoi l'i(a) de l'analyste, on le tient pour mort, cela veut dire que l'analyste doit toujours savoir ce qu'il y a là dans la donne, ici, ce qui veut dire, pour le dire autrement, mais Lacan l'a formulé comme ça au début de la leçon, ce qui veut dire que l'on attend de l'analyste qu'il ait, bien sûr, un savoir de l'inconscient mais qu'il ait aussi l'expérience de ce savoir. Alors, à la fin, je ne l'ai pas évoqué parce que cela ne nous intéresse pas directement, Lacan critique avec beaucoup de patience et d'indulgence toutes les tentatives que l'on a pu faire notamment autour des groupes kleinniens, à expliquer ce qui se passe au niveau des éprouvés comme on dit parfois chez l'analyste à l'égard de son patient, expliqué tout ça par la compréhension, la projection, le mauvais objet ? cela reste encore aujourd'hui, on vous parle à l'université « j'étais son mauvais objet », bon tout ça ce sont hélas des vieilleries qui ont encore cours mais qui nous encombrant parce que ce qu'apporte Lacan là. Je m'arrête là-dessus pour ne pas être trop long et laisser Angela dire ce que tu souhaitais dire à propos de cette leçon.

Peut-être que vous aurez des questions.

Ce que nous apporte Lacan dans cette leçon, c'est quand même très simple. Il y a une complexité mais fondamentalement, c'est simple, ça nous donne des repères simples. Voilà.

Angela, je t'en prie mais j'ai l'impression que je ne t'ai pas laissé assez de temps.

Angela Jesuino : Non, ce n'est pas grave, je peux même reprendre ça la fois d'après mais pour reprendre juste ce que tu disais, il a encore cours ce genre d'éprouvé, tout ça, moi, je vais dire deux phrases, ça nous ramène à la question du titre de ces... la question de sa prétendue situation du transfert parce que l'on a déjà eu l'occasion de dire qu'il n'y a pas de situation, c'est une fausse situation, Lacan dit ça et ce n'est surtout pas une situation au transfert et où le contre-transfert se répondent. Il ne s'agit pas de ça et ce que je trouve assez formidable dans cette leçon, c'est que Lacan, il va prendre la mécanique qu'il a extraite du Banquet par rapport à l'aimé et l'aimant par rapport à la question de l'Agalma et on va voir comment, il va s'en servir pour parler de la structure du transfert, donc, c'est presque l'application de tout ce qu'il a dégagé de sa lecture du Banquet, dans ce qui est l'actualité de l'analyse à ce moment-là et c'est très intéressant qu'il utilise les mêmes termes, c'est-à-dire que si l'analysant devient l'amant, s'il y a la métaphore de l'amour l, c'est parce qu'il le dit, l'objet, il est déjà dans l'Autre même s'il ne le sait pas et j'aurais des choses à vous dire là-dessus...

Stéphane Thibierge : Oui, tu éclaires bien ce que j'ai dit trop vite. L'objet, il est déjà là pour l'analysant dans l'analyse.

Angela Jesuino : Exactement ! Donc, c'est pour cela que la métaphore de l'amour même s'il ne le sait pas, il dit ce qui est latent, c'est que l'objet, il est déjà là et donc il est virtuellement déjà dans cette position d'être l'amant et c'est pour cela que la métaphore de l'amour opère dès le début de l'analyse, il va dire ça de façon flamboyante et moi ce que je trouve formidable c'est qu'en utilisant ce qu'il a dit du Banquet, il peut y avoir un type d'argument qui va sortir la question du transfert et du contre-transfert du seul bain imaginaire dans lequel il est plongé et

si on veut pousser les choses plus loin, c'est presque...je ne sais pas si tu es d'accord de dire les choses comme ça mais qu'est-ce qu'il va opposer au contre-transfert quelque chose qui est tout à fait d'un autre ordre qui est la question du désir de l'analyste. Donc, ça c'est assez formidable comme parcours mais là, c'est un peu tard mais peut-être que je vous dirais ça en début de séance la prochaine fois parce que j'ai eu la curiosité et je vous conseille d'aller voir ce que notre collègue qui a établi des séminaires, d'aller voir ce texte « Sur la direction de la cure et le principe de son pouvoir » qui est un texte de 58 parce que je trouve ce texte qui a une partie qui n'est pas très grande qui s'appelle « où en est-on avec le transfert ? ». Et si on lit ça, on comprend mieux parce que Lacan ce qu'il va développer dans cette leçon et la leçon suivante, parce qu'il va dévoiler dans ces quelques pages presque en négatif le chemin qu'il va prendre pour traiter, théoriser la structure de l'amour du transfert et justement le sortir de l'imaginaire, de la seule dimension de la capture imaginaire. Donc, ça c'est intéressant d'aller voir, je vais le dire très vite, ce sera fait parce qu'il va d'une certaine façon dénoncer les théories du transfert en disant qu'elles souffrent d'un défaut central et il va mettre sur la piste justement de cette question de l'objet a, de l'objet partiel, objet du désir qui se présente comme prisé. Donc, il va dire ça deux ans avant le séminaire sur le transfert et que ça a à voir avec la question du désir c'est-à-dire qu'il va critiquer la notion d'introjection intersubjective qui vient s'installer dans une relation duelle où la fonction du tiers est négligée. Et tout est là, la question du tiers est négligée, la question du grand Autre etc...d'où les théories de l'époque trouvent leur origine. Les théories de l'époque, c'est quoi ? C'est l'introjection, l'identification au Surmoi de l'analyste.

Stéphane Thibierge : Oui, cela serait bien que tu en parles.

Angela Jesuino : La transnarcissique terminale de Balint, donc vous voyez que tout ça est pris dans la dimension de l'imaginaire mais ce n'était pas pour vous développer ça mais pour vous dire comment Lacan quand il fait un séminaire c'est toujours pour répondre à quelque chose.

Stéphane Thibierge : Absolument !

Angela Jesuino : Que ce soit une question d'actualité ou une question qui court dans les milieux analytiques. Donc, cet effort énorme qu'il fait dans la reprise du transfert, c'est justement pour donner d'autres bases au transfert que simplement ce genre de théories qui ont cours à cette époque-là parce que ce texte que vous avez lu dans la note, il n'a été publié qu'en 61 donc il est en plein dedans. Donc, c'est juste pour vous donner le contexte dans lequel ce séminaire a eu lieu et puis pourquoi Lacan prend tellement de temps pour parler de Mélanie Klein, de ceci, de contre-transfert parce que c'est quand même un travail énorme de sortir le transfert, il dit, de cette grande salade, dans le texte sur la direction de la cure. Donc, c'était juste pour vous inviter à aller voir ce texte pour vous donner une idée du contexte dans lequel Lacan et avec quoi il a à se débattre parce que ce n'est pas seulement par goût de reprendre tout ça, c'est une bagarre !

Stéphane Thibierge : Bien sûr ! Et merci de nous rappeler ce point de la direction de la cure.

Angela Jesuino : C'est dans « Les écrits ». C'est un texte d'un colloque à Royaumont qui a eu lieu en 58 et qui a été publié plus tard dans une revue en 61. Donc, je vous conseille vraiment la lecture parce que si on n'a pas l'idée du contexte, je pense que l'on ne se rend pas compte de ce qui est en jeu à ce moment-là et qui perdure.

Stéphane Thibierge : Tout à fait !